



Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

42 | 2008  
Circulations et frontières

---

### Les localités circulatoires

L'exemple du haut stalinisme dans les années trente

Yves Cohen

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3483>

DOI : 10.4000/ccrh.3483

ISSN : 1760-7906

#### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 25 avril 2008

Pagination : 253-282

ISSN : 0990-9141

#### Référence électronique

Yves Cohen, « Les localités circulatoires », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 42 | 2008, mis en ligne le 08 novembre 2011, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3483> ; DOI : 10.4000/ccrh.3483

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Les localités circulatoires

L'exemple du haut stalinisme dans les années trente

Yves Cohen

---

- 1 Que faire des propos de nos vigoureux prédécesseurs ? Les mots ne sont pas mâchés. Voici ce que Fernand Braudel relève chez Marc Bloch : « Il n'y a pas d'histoire de France, il y a une histoire de l'Europe » ; à quoi Braudel ajoute dans la foulée ce second propos de Bloch qui lui semble non pas seulement compléter le premier, mais lui donner son sens : « La seule histoire véritable est l'histoire universelle ». Et Braudel de ponctuer : « Il n'y a pas d'histoire de l'Europe, il y a une histoire du monde » et, à propos de la France :  

Une histoire de France est, en soi, un admirable sondage, une mise au clair, au-delà de ses aventures propres, de la marche de l'Europe et du monde<sup>1</sup>.
- 2 Cela ne signifie pas que tout travail sur la France garantisse qu'il s'agisse d'histoire du monde, comme certains historiens ont été tentés de le penser ! La manière la plus sûre de saisir ces propos emboîtés de Bloch et de Braudel est de les comprendre comme invitation à une histoire relationnelle. Dans son introduction à ces journées, Maurice Aymard, formulant sa lecture de Braudel, disait que pour celui-ci « les espaces n'existent comme tels que s'ils sont construits par des circulations » : c'est cette version des propositions de Braudel, qui n'est probablement pas partagée par tous ses lecteurs, que nous aimerions développer ici.
- 3 Il s'en faut, bien entendu, qu'on ne puisse procéder à l'opération qu'à partir de la France : si jamais elles en ont vraiment bénéficié, la France et l'Europe ont depuis longtemps perdu le privilège d'être les lieux à partir desquels se pense le monde<sup>2</sup> ! Faut-il poursuivre et dire qu'il ne suffit pas de *pouvoir* se déplacer en d'autres points du monde, mais qu'il le faut ? Le lien entre les histoires locales, quelle que soit l'étendue de la « localité » en question, région, pays, continent..., et l'histoire du monde, est formé de circulations. Circulations de toute nature : des hommes, des objets, des savoirs, des formes y compris institutionnelles, aucune de ces entités ne circulant seule, sans l'une au moins des autres, sinon sans toutes les autres. Les hommes portent pour le moins des langues et des objets. Les objets à leur tour sont difficilement détachables des cadres et savoir-faire d'usage, même si ni les premiers ni les derniers ne sortent jamais indemnes de la circulation. Les

savoirs et les formes aussi sont portés : par la matérialité des livres ou, plus largement, des documents et des œuvres, par des humains. Ainsi, avec ce qui est tangible et manifeste, circulent souvent des entités qui le sont moins : des relations appuyées sur des choses, des attitudes face à la réalité qui sont sans cesse réitérées par les humains en déplacement, etc. La lessiveuse du local brasse tout cela pour former à chaque fois des configurations inédites. Toutefois, la seule considération des circulations ne donne jamais seule le dernier mot de ces configurations. Chaque lieu a sa logique idiosyncrasique qu'il importe d'identifier. Mais il n'est de localité que circulatoire, c'est-à-dire formée dans et par des circulations.

- 4 Cette problématique de la circulation touche jusqu'aux lieux apparemment les plus rétifs. On sait depuis longtemps combien les années vingt soviétiques étaient riches d'échanges et de mouvements<sup>3</sup>. Étaient *encore* riches, ai-je presque écrit. En effet, dans les représentations habituelles de l'Union soviétique, les années trente sont celles de la fermeture, de la liquidation de toutes les respirations que la décennie précédente avait ménagées à la suite d'une avant-guerre particulièrement éclatante sur ce plan, tant pour l'économie que pour la culture. Octobre 1917 même ne marquait-il pas la victoire d'une idéologie forgée en Europe occidentale et acculturée à la Russie par des dirigeants en exil ? Or les nouvelles recherches de ces quinze dernières années sur l'histoire soviétique montrent à quel point les années de la consolidation du pouvoir de Staline demeurent ouvertes aux emprunts. La circulation concerne tout autant les formes de l'organisation économique, la construction administrative de l'État que la culture (le cinéma du grand stalinisme est hollywoodien) ou l'urbanisme (le fonctionnalisme des modernes est rejeté au profit d'une ville hiérarchique dont le modèle est encore cherché à l'étranger). Ce sont les points que je développe ci-après sans aller jusqu'aux années 1940, beaucoup plus complexes et moins travaillées, et qui marquent le tracé de nouvelles configurations.
- 5 Pourtant, ni les échanges des années vingt ni les emprunts des années trente ne font de l'Union soviétique un espace qui se construit et se définit seulement par les circulations comme la Grande-Bretagne qui se constitue en tant que telle à travers les échanges avec l'Inde en particulier<sup>4</sup>. Ce qui forme le plus spécifique de l'Union soviétique stalinienne est issu d'inventions locales. Ainsi, après que Staline a conquis tous les pouvoirs à la fin des années vingt, il installe son plus proche collaborateur, Molotov, au poste de président du conseil des commissaires du peuple. Dès lors commence une série ininterrompue de mesures qui renforcent la verticalité de la hiérarchie – on pense au terme poutinien de « verticale du pouvoir ». Aux organes qui prennent des décisions *collectives* sont préférés des chefs qui règlent à leur guise les rapports *personnels* avec leurs adjoints. Un « conseil des adjoints » entourait Rykov, le prédécesseur de Molotov, et prenait encore d'importantes décisions. Molotov n'a plus que des rapports individualisés avec ses adjoints. Le principe est progressivement étendu à tous les commissariats du peuple, industrie comprise, et à l'Internationale communiste. Au-delà même, toute rencontre horizontale qu'un chef direct n'a pas initiée, est bannie, comme celle, par exemple, de dirigeants régionaux à l'occasion de congrès tenus à Moscou<sup>5</sup>. Progressivement, la structure soviétique du pouvoir est rendue transparente à un regard porté d'en haut et l'ensemble de la société en subit la marque : elle doit être lisible par Staline directement et sans perte. S'il s'agit évidemment d'un vœu pieux, l'effort n'en est pas moins constamment renouvelé<sup>6</sup>. Ce système de pouvoir, fondé sur ses trois piliers ordonnés, le parti, la police, le gouvernement, n'a pas de modèle. C'est aussi le cas de la liquidation généralisée et anticipée de toutes les forces et de tous les individus susceptibles de se

retourner contre Staline à plus ou moins long terme (depuis les groupes nationaux jusqu'à ses plus proches collaborateurs)<sup>7</sup>. Sur tous ces points, Staline peut s'être appuyé sur l'histoire de la construction du pouvoir tsariste, mais sur aucun modèle direct : il ne copie pas.

- 6 Jusqu'à plus ample informé, dirais-je. Certes, il semble bien que ces traits qui font le cœur du système de pouvoir propre à Staline soient de son invention, sans que les circulations de toute nature, administrative, organisationnelle, économique, technique, artistique, littéraire, qui ont jusque là affecté la Russie comme l'Union soviétique, n'y soient mobilisées. Ceci n'est pourtant dit que sous réserve d'inventaire... d'archives. Quant au rapport entre invention et emprunt, André Leroi-Gourhan a montré de façon convaincante que « c'est un peu arbitrairement qu'on peut isoler le cas d'une invention toute liée au milieu local »<sup>8</sup>. En tout cas, dans les années trente, au plus fort de la manifestation de la fêrle stalinienne, alors même que naît le « national-bolchevisme » qui constitue sa politique sur des aspects majeurs, les phénomènes de circulation se manifestent bien<sup>9</sup>. Et il ne s'agit pas là non plus d'un *transfert* conçu de façon étroite comme le déplacement linéaire, porté par quelques acteurs bien définis, d'une technique, d'une idée, d'un mode de faire comme on parle depuis les années soixante de « transfert technologique »<sup>10</sup>. Les effets de retour que nous rencontrerons le montreront assez.
- 7 En tout cas, l'identification de ce moment soviétique d'échanges illustre l'idée que les lieux peuvent et doivent être abordés du point de vue des circulations dont ils sont le site. Depuis la dernière guerre, une tendance lourde de la philosophie comme plus largement des sciences sociales veut qu'on délaisse l'être pour la relation. L'intérêt pour l'être portait à la métaphysique. L'étude des relations déplaçait vers les modes dynamiques de la constitution, vers le social, vers le pouvoir. La relation était révolutionnaire, l'être était conservateur, sinon pire. Il convient sans doute de penser que l'intérêt des historiens, Braudel le premier, pour les circulations s'est formé dans cette ambiance diffuse. Certains ensembles pouvaient être constitués en objets d'étude, traversés sinon définis par des circulations, dont la Méditerranée fournissait un modèle qui n'est pas encore épuisé<sup>11</sup>. Il semble qu'il soit désormais possible, après tant d'études des relations et des circulations, de revenir vers les entités et les êtres : ils sont devenus circulatoires. Leur prise en considération ne peut plus négliger les transferts, les échanges et les rencontres incessants qui les constituent. Les études de réception, opposées aux études de diffusion, comme André Leroi-Gourhan encore, à propos des emprunts, en définissait dès 1945 le principe longtemps bien peu suivi, ne sont plus de simples illustrations aux marges. Elles deviennent centrales pour les études politiques, culturelles, économiques<sup>12</sup>. À toute échelle, les localités sont circulatoires<sup>13</sup>.

## L'américanisme soviétique

- 8 De très nombreux travaux ont été publiés depuis vingt ans sur les emprunts soviétiques à l'expérience américaine, sur les séjours d'ingénieurs américains en URSS et des Soviétiques aux États-Unis, sur les voyages des brevets, des usines, des architectes, des machines, des formes artistiques, des expérimentations cinématographiques, sans parler de la science, vers le pays de la révolution prolétarienne. Dans l'autre sens, la littérature n'est pas mince non plus sur les effets du communisme lié à l'Union soviétique dans les pays capitalistes, sur « l'œil de Moscou » dans les sections de l'Internationale, sur les émissaires plus ou moins secrets, sur les voyages d'intellectuels vers la Mecque de

Moscovie pour y chercher « la lumière du marxisme » ou simplement l'enthousiasme, sans oublier la fascination exercée sur les grands acteurs de la rationalisation industrielle, administrative ou architecturale par le plan et l'ordre soviétiques<sup>14</sup>. Les meilleures études « embarquent » plusieurs de ces aspects. Jean-Louis Cohen et Hubert Damisch soulignent ainsi,

la force avec laquelle le modèle américain s'est imposé à ceux qui se voulaient les bâtisseurs d'une société nouvelle, pourtant fondée sur des prémisses opposées. L'insistance mise par Lénine, [poursuivent-ils], à introduire le taylorisme en URSS trouve son écho dans le mot d'ordre des avant-gardes réclamant « un homme américanisé dans un pays électrifié », dans les vers jetés par Maïakovski sur le pont de Brooklyn, ou dans les films d'Eisenstein ou de Barnet<sup>15</sup>.

- 9 Après tous ces remarquables travaux, la présente contribution ne cherche qu'à préciser le rôle des circulations dans la confection d'une singularité totalitaire apparemment entièrement repliée sur elle-même. Or le stalinisme n'a pas cessé de recourir aux emprunts. Plus encore que celui d'« hybridation » qui conviendrait encore moins dans ce cas que dans ceux où il est le plus souvent employé sans plus de précaution, les termes de « composition », de « combi-naison » ou de « conjugaison », qui viennent parfois sous la plume des acteurs eux-mêmes, s'imposent. Ceci attire l'attention sur une thématique encore à travailler : l'entrelacement, propre au XX<sup>e</sup> siècle, de la technique, de l'image et du pouvoir. Les emprunts relatifs aux techniques de production se mêlent à ceux qui se rapportent à l'image mécanique pour former non pas seulement un type particulier de pouvoir, mais une forme singulière de l'efficacité des techniques, qu'elles soient matérielles ou représentationnelles. Lénine parle à ce propos de « combinaison » dans un texte fameux de 1918 :

Nous pourrions réaliser le socialisme justement dans la mesure où nous aurons réussi à *combiner* le pouvoir des Soviets et le système soviétique de gestion avec les plus récents progrès du capitalisme<sup>16</sup>.

- 10 Dans ces hybridations, ou combinaisons, ou conjugaisons, ou compositions, on ne saurait plus reconnaître les ingrédients d'origine.
- 11 Max Weber, évoquant le processus d'élaboration de la science, parle d'*intégration* : la connaissance des concepts scientifiques élaborés *dans le passé* apparaît comme une façon d'enrichir la formation des concepts personnels « en y intégrant des dimensions, des « aspects particuliers » issus de l'imagination d'autres penseurs »<sup>17</sup>. Il en est des concepts ou éléments venus d'autres lieux comme de ceux venus du passé. Ils sont intégrés dans un ensemble où l'origine se perd et où les processus de naturalisation vont leur train rapide. Ce qu'on désigne comme de l'intrinsèque est bien souvent de la circulation, temporelle ou spatiale, naturalisée : dont toutes les marques de l'importation se sont perdues. En tout cas, la scène dont il s'agit est mondiale.

## L'organisation économique : une traduction de l'allemand

- 12 Il s'en faut pourtant que nous soyons face à des mouvements seulement bipolaires. Certes l'Amérique domine pour la production, mais non pas pour l'organisation économique. S'il existe, au fil de pensée économique qui conduit au plan, une source étrangère à la Russie, elle est allemande. Les économistes mencheviks, y compris ceux qui sont devenus bolcheviks, comme Iuri Larin, ne manquent pas d'être au fait des sciences camérales

allemandes et de leur outillage administratif pour la gestion des États. L'organisation de la mobilisation industrielle en Allemagne durant la Première Guerre mondiale joue un grand rôle dans la mise sur pied d'un « plan des approvisionnements » pendant la guerre par des économistes qu'on retrouvera dans la construction de l'économie soviétique<sup>18</sup>. Ces emprunts fécondent un travail d'élaboration conceptuelle extrêmement innovateur auquel se livrent les économistes soviétiques dès 1919. Les courants internationaux se croisent : quand Eugène Varga vient de l'expérience soviétique hongroise pour participer de façon décisive à la conceptualisation d'un plan national, le jeune Vassili Leontief quitte Leningrad dès 1925 pour poursuivre ses études en Allemagne puis l'immense carrière que l'on sait aux États-Unis.

- 13 C'est d'Allemagne encore que vient le modèle de l'organisation industrielle qui constitue la colonne vertébrale de l'économie soviétique jusqu'à sa fin. Il s'agit là d'une opération des temps devenus staliniens sans mélange. Son principal architecte en est Abram Gol'tsman. Ce Gol'tsman est un trotskyste de la première heure rallié avec âmes et bagages à Staline à la fin des années vingt exactement comme l'a fait Iouri Piatakov, un autre dirigeant central dans l'édification de l'industrie soviétique, germanophone et très bon connaisseur de l'Allemagne<sup>19</sup>. L'initiative ne vient pas d'un organe économique. Gol'tsman appartient à l'Inspection ouvrière et paysanne qui est l'organe de contrôle commun au parti et à l'État. Or son souci, comme le montre de façon détaillée l'historien américain David Shearer, est de faire de la Russie une puissance industrielle dont il se préoccupe fort peu du caractère socialiste. Gol'tsman utilise pour la désigner le mot de *derzhava* (puissance), mot rare dans le vocabulaire soviétique et qui renvoie directement à la locution de *samo-derzhavie* (traduit couramment par autocratie et qui servait au pouvoir tsariste pour se désigner lui-même). Selon David Shearer, Gol'tsman vise à construire une grande puissance industrielle fondée sur un État despotique<sup>20</sup>.
- 14 Gol'tsman, est nommé à la tête d'une commission pour la réforme de l'organisation économique au début de 1929. Nous sommes au moment même du lancement officiel du premier plan quinquennal qui ne dispose donc pas encore de la forme gouvernementale dont on attend qu'elle le mène à bien. L'économie soviétique est alors pilotée par le Conseil suprême de l'économie nationale. Cette institution est fondée sur une organisation décentralisée de conseils économiques régionaux et de « trusts » (formés par branche et sur une base régionale). Ce sont ces organismes qui dictent leurs exigences aux administrations centrales. Gol'tsman, négligeant le modèle américain, décentralisé s'il en est, s'oriente vers l'Allemagne et y fait un voyage retentissant. Il visite les grandes usines de la Ruhr, IG Farben, des usines de métallurgie et de mécanique mais surtout de grands cartels et konzerns et pratiquement toutes les grandes associations industrielles. Il s'intéresse aux relations entre production et commerce organisées au sein des cartels, à la spécialisation de leurs membres et particulièrement à leur organisation administrative et comptable. C'est rechercher une rationalisation par le haut en empruntant à ce que les Allemands appellent eux-mêmes *Rationalisierung*. Le projet de Gol'tsman est issu des observations de ce voyage. Il sert de base à la directive du 5 décembre 1929 qui dresse les traits de l'organisation économique jusqu'à la fin de l'URSS : une organisation strictement verticale de branches centralisées à Moscou (les réformes d'après-guerre n'infléchissent pas substantiellement ce modèle). David Shearer insiste sur le fait que jamais Gol'tsman n'évoque dans son projet le caractère ni la finalité socialistes de l'État à édifier, comme ces derniers sont absents des préoccupations des autres architectes de l'État industriel soviétique. Celui-ci est en tout cas le fruit d'une intense réflexion sur les modèles

disponibles, nourrie d'études, de voyages, de controverses vives et entretenues, de confrontations et d'expérimentations pratiques.

## La hiérarchie de production : du modèle latéral au modèle vertical

- 15 D'autres épisodes du courant des années trente ne manquent pas d'intérêt pour illustrer la vigueur des emprunts et des circulations mises en œuvre aux plus hauts moments stalinistes. C'est le cas par exemple de l'introduction massive du dispatching dans l'industrie soviétique. Cette introduction atteint son sommet au moment de la terreur de 1937-1938, non sans lui être liée. Or le dispatching est une technique d'organisation importée des États-Unis à laquelle la mise en place dans l'URSS des années trente confère une figure tout à fait inédite et une place dans l'ordinaire social dont elle est loin de bénéficier sur son sol d'origine. Ce dispositif de répartition des tâches est né aux États-Unis dans les chemins de fer et dans les réseaux électriques. Étendu à l'industrie, il y est un système d'ordonnancement des tâches et des opérations techniques et de circulation des produits dans le cours de leur élaboration. Aux États-Unis, ce système est sans doute essentiel mais il est pris dans tout un ensemble d'autres dispositifs<sup>21</sup>. En URSS, le dispatching est introduit dans toutes les entreprises dans le courant des années trente, après une période d'expérimentation dans la région fortement industrielle de Leningrad. Le dispatching fait l'objet d'une généralisation dans l'appareil de gestion industrielle à la fin de 1937, c'est-à-dire au pic de la terreur répressive qui s'abat sur le pays de 1937 à 1938<sup>22</sup>. Il est alors mis en place dans les directions centrales du commissariat du peuple à l'Industrie lourde (НКТП) qui est le plus important commissariat du peuple soviétique. Les bureaux de dispatching sont peuplés par des jeunes promus au moment où la génération antérieure de communistes éprouvés subit un prélèvement terrible.
- 16 Ce système est considéré comme la solution miracle pour le règlement des problèmes de l'administration industrielle : la technicité du dispatching et sa matérialité faite de fiches réparties sur des tableaux et de systèmes électriques de communication sont supposées régler de nombreux problèmes apparus au cours des premiers plans quinquennaux. Le principal de ces problèmes est l'extrême difficulté de coordonner la production au sein des entreprises en raison de l'irrégularité chronique de l'approvisionnement. Ni les matières premières ni les pièces intermédiaires n'arrivent en bonne quantité au bon moment et à la qualité voulue : cette maladie chronique s'est déclarée à l'instant même du lancement du plan. L'économie soviétique est dès lors affligée d'une « arythmie » qui ne la quittera plus<sup>23</sup>.
- 17 Le dispatching se présente donc comme une solution matérielle, technique, à un problème d'organisation. Il prend place dans une lignée d'expériences techniques destinées à incarner dans le réel d'idéal d'automatisme de l'administration auquel invitaient les textes de Lénine. Dans les années vingt, les « systèmes de fichiers », non moins importés des États-Unis que le dispatching, se présentent comme l'appui matériel fiable d'une administration débarrassée de sa bureaucratie. Ils autorisent l'ouvrier et la cuisinière, placés à une extrémité, à lancer l'impulsion correcte de la « chaîne » (métaphore explicitement fordienne) administrative qui, de fiche en fiche, produit l'action exacte. Le dispatching s'offre comme la panacée suivante. En plus du système de fiches, des dispositifs de signalisation électrique qui imposent leur autorité moderniste

sont mis en jeu. Dans les années soixante et soixante-dix, l'occurrence suivante de ce même mouvement d'émergence de l'idéal automatique incarné intervient sous la forme de l'ASU (*avtomatizirovannaja sistema upravlenija*), soit système de gestion automatisé. Celui-ci n'est plus fondé cette fois sur un système de fiches de carton mêlé d'électricité mais sur le système électronique de fiches qu'est, au sens propre, l'ordinateur. Ce « système automatisé général » informatique est censé couvrir toute l'économie de son réseau vertical depuis le sommet du Gosplan jusqu'à chaque unité économique individuelle<sup>24</sup>.

- 18 Tous ces « systèmes » ont des résultats pitoyables. Ils se révèlent incapables de surmonter les maux qu'ils sont censés combattre, l'étouffement bureaucratique, l'absence de coordination de l'économie, son inefficacité.
- 19 Or le dispatching a encore un autre avantage. Il vient prendre la suite d'une autre importation d'Amérique, celle de l'organisation « fonctionnelle » dans l'industrie. Celle-ci consiste à introduire des structures parallèles à la ligne hiérarchique verticale dominante. Ces structures sont consacrées à des thèmes particuliers avec fonction de conseil ou de service plutôt que de commandement : finance, comptabilité, rationalisation, recherche, approvisionnement, entretien, etc.<sup>25</sup> Par exemple, un département de rationalisation peut exister au niveau central d'une entreprise et avoir des relations directes avec tous les bureaux de rationalisation organisés à chacun des autres niveaux hiérarchiques, ceux du département et de l'atelier. Cette organisation est développée dans toute l'industrie soviétique dans le courant des années vingt. Dès le début des années trente, elle est remise en cause. Elle complique en effet à l'extrême des relations hiérarchiques qui, contrairement à l'entreprise capitaliste, doivent ménager encore de nouveaux jeux : celui des instances du parti, celui des institutions de contrôle, des organes de la police politique, sans oublier les antennes industrielles de la justice<sup>26</sup>. Pour poursuivre l'exemple, le département de rationalisation est supprimé au centre des entreprises et les différents bureaux de rationalisation ne peuvent plus entrer en relation directe les uns avec les autres. Ils doivent passer par la ligne hiérarchique centrale. Un spécialiste écrit en 1935 : « Avec le dispatching, il n'y a plus de commandement latéral des ateliers » [ *komandovanie so storony*, il entend par-là fonctionnel] : la subordination est clairement verticale, les ordres tombent en cascade et la discipline est heureusement renforcée<sup>27</sup>.
- 20 L'introduction du dispatching est l'une parmi toutes les mesures qui manifestent un resserrement sur la hiérarchie verticale. Les « dispatchers » sont placés à des postes extrêmement élevés de la hiérarchie des usines, coiffant même les organes de planification : ils règnent sur l'ensemble de la distribution des tâches. Le système, après-guerre, en sera même exporté vers les nouvelles démocraties populaires<sup>28</sup>.
- 21 On voit avec cet exemple du dispatching à quel type d'américanisation paradoxale donne lieu l'américanisme continué des dirigeants staliniens. L'américanisation n'américanise aucunement. Comme c'est en fait le cas partout, elle consiste en un emprunt qui se situe et se transforme au sein de la mise en forme de pratiques complexes sans fournir en aucune manière l'intelligibilité de celles-ci, mais seulement le nom d'une référence parmi d'autres, visant ici à dénoter la modernité. Le dispatching contribue à la formation d'une configuration singulière de l'organisation industrielle, la configuration soviétique des années trente, c'est-à-dire localisée et datée. Le discours de la modernité à consonance américaine en fait partie intrinsèque. Il est une des composantes discursives de cette pratique en même temps que la marque incontestable et affichée d'une circulation<sup>29</sup>.

## Les tracteurs : la circulation bouclée

- 22 Les vicissitudes du tracteur fournissent une autre forme encore de la circulation qui ne saurait être ramenée à un simple transfert technologique comme les Trente Glorieuses nous ont offert tant d'exemples le plus souvent peu revendicables. La plupart des tracteurs utilisés en Union soviétique durant les années vingt sont importés des États-Unis. Ce sont des John Deer mais surtout des Fordson, le tracteur fabriqué par Ford. Celui-ci ne peut manquer d'avoir une priorité absolue tant l'aventure d'Henry Ford soulève une passion soviétique insistante. Les voyages d'ouvriers et d'ingénieurs à l'usine de Detroit ne se comptent pas. Nombreux sont ceux qui publient le récit de leur séjour dans les ateliers de River Rouge ou d'une autre usine Ford. Les ouvrages d'Henry Ford lui-même paraissent en URSS et connaissent plusieurs éditions simultanées. Des villages sont nommés Fordson, et aussi des enfants<sup>30</sup>.
- 23 Il n'existe aucune industrie automobile en URSS jusqu'à l'ouverture de l'usine de Nijni-Novgorod (future Gorki) au début des années trente – sur un modèle strictement « fordien ». Le Fordson connaît un début d'industrialisation sauvage à l'usine Poutilov de Leningrad, vieille usine de grosse mécanique des temps tsaristes à laquelle sont confiées quelques-unes des expérimentations industrielles les plus délicates. Le Fordson y est copié pièce à pièce, sans aucune licence, à partir de 1924. L'industrialisation de la fabrication de série est si rudimentaire que même les dessins établis à partir des pièces ne sont pas fiables. Les pièces originales passent de machine en machine pour être reproduites. Les précieux tracteurs sortent un par un des mains des ajusteurs et non pas d'une chaîne qui n'existe pas – et qui d'ailleurs, existerait-elle, ne permettrait pas à elle seule de se dispenser du travail qualifié des ajusteurs. Lorsque le premier plan quinquennal se profile, les impératifs tombent du sommet de plus en plus dru : objectif de production de 3000 en 1929, de 12.000 en 1930, de 25.000 en 1931. La visée ne saurait être qu'un tracteur Fordson construit à la chaîne. Mais ce n'est qu'au début de 1932 qu'une chaîne de montage est enfin installée à l'usine Poutilov, et nous sommes au moment même où la fabrication des Fordson y est abandonnée parce que les usines géantes de tracteurs prévues par le premier plan quinquennal commencent à entrer en activité à Stalingrad et Cheliabinsk. La chaîne de Leningrad est petit à petit reconvertie dans la fabrication de tanks.
- 24 Au passage d'une décennie à l'autre, les conseillers étrangers sont plusieurs milliers en URSS. Le nombre d'ingénieurs étrangers atteint neuf mille en 1932, année où commence la très rapide diminution de leur présence. Les Américains sont entre deux et trois mille et les Allemands le double : ces deux nationalités sont presque la totalité des spécialistes étrangers présents sur le sol soviétique pour assister la construction accélérée de l'industrie planifiée<sup>31</sup>. Poutilov en a son lot. En quels termes penser ce qui se produit ? A-t-on affaire à un « transfert de technologie », comme Alan Ball l'écrit en suivant le discours des Soviétiques eux-mêmes<sup>32</sup> ? À mon avis, ce terme ne permet pas de penser ce qui se produit effectivement dans le cours de cette mise en circulation d'hommes, de machines et de techniques. En rester là dans la description laisse croire à un transfert effectif, c'est-à-dire à la réimplantation de techniques élaborées dans les pays capitalistes sur le sol soviétique où, moyennant quelques problèmes durables, certes, elles restent ce qu'elles sont.

25 Or aucune entité ne reste indemne en passant par la circulation, qu'il s'agisse d'une idée, d'une langue, d'une personne, d'un objet technique, d'un savoir-faire, d'un mode d'organisation ou d'un mot : « Aucune circulation n'a lieu sans hybridation et ce processus nourrit les capacités d'invention et d'innovation », notent à bien juste titre Liliane Hilaire-Pérez et Catherine Verna<sup>33</sup>. Cette proposition va à l'encontre du sens commun. Se soucier du passage et du déplacement est déjà une préoccupation de recherche très particulière. De plus les choses, pense-t-on, résistent au changement. Elles résistent d'autant plus qu'elles sont dures, qu'elles sont des objets. À ce propos tenu durant le colloque, un collègue a objecté :

Il ne faut pas être paroxystique. Les objets résistent ! Un moulin à café reste un moulin à café après avoir parcouru des centaines de kilomètres. Même des idées résistent au déplacement.

26 Mais quelle serait cette identité transportable ? Est-il une quelconque entité qui soit saisissable hors des pratiques dont elle est un élément et qui la définissent ? Un moulin à café parvenant dans un lieu de rareté et de cherté est sans délai saisi par des pratiques de préservation et d'entretien, d'usage prudent qui ont un effet immédiat sur sa matérialité. Non seulement les historiens et les sociologues des techniques mais les concepteurs eux-mêmes ont érigé depuis une quinzaine d'années la puissance de l'usage dans la définition des objets, et jusque dans leur conception, en thème majeur de leurs études<sup>34</sup>. Les idées déplacées sont, pour leur part, reconfigurées par leur intégration au sein d'ensembles discursifs pratiques dans la logique desquels elles sont prises et où elles retrouvent un sens.

27 Alors, en Union soviétique, la machine américaine américanise-t-elle l'industrie du seul fait de sa présence ? J'ai beau jeu de me gausser aujourd'hui de chercheurs en sciences sociales qui portent de telles idées simplistes. Les acteurs d'abord, non des moindres et pas seulement des anciens, ont cru ou croient à la force transformatrice des objets comme tels. Mais voyons les ouvriers et les dirigeants de Poutilov aux prises avec les machines américaines qu'ils attendent avec une impatience qui doit beaucoup aux espoirs portés à tous les niveaux hiérarchiques sans exception, et jusqu'à Staline en personne.

28 Le plan annuel de production des tracteurs n'est pas réalisé au tiers alors que nous sommes au mois d'août 1930. Le programme de juillet pour 1 500 tracteurs n'a pas été exécuté. Cent cinq machines-outils étrangères devaient arriver entre décembre et février. Cinquante-huit seulement sont arrivées à la fin juin et en juillet. L'équipement disponible ne suffit pas pour fabriquer toute une série de pièces (bloc, châssis, vilebrequin) à raison de 1500 par mois. Et la presse dénonce l'incurie de la direction de l'usine, depuis la presse intérieure de l'usine jusqu'à la *Pravda* : les tracteurs en effet ne sont pas seulement l'outil privilégié de la mécanisation de l'agriculture. Ils sont un objet politique, un objet technique politique : ils ont charge de prouver que la collectivisation des campagnes surclasse l'exploitation privée. En même temps que labourer et moissonner, ils doivent arracher les racines du capitalisme à la campagne. La fabrication des tracteurs est sous le contrôle direct de Staline. Le tracteur de Ford copié pièce à pièce est quelque temps au centre du jeu politique soviétique. Si la direction de l'usine est attaquée dans la presse, elle doit s'empresser de répondre, de prendre le temps qu'il convient pour répondre. Un projet de réponse conservé par les archives aligne les problèmes posés par l'irruption des machines américaines, même en nombre insuffisant.

29 Vassili Grachev, le directeur de l'usine Poutilov Rouge, explique d'abord que les pièces de tracteur manquantes avaient été complétées avant juillet par des pièces importées. Les

stocks en étaient épuisés en juillet. Les machines, de leur côté, sont arrivées sans les outils de coupe commandés. Ces outils sont de petits tronçons de métal en acier spécial d'une quinzaine ou vingtaine de centimètres de longueur : le département d'outillage de l'usine a dû les exécuter à sa manière, c'est-à-dire différents des outils américains prévus pour ces machines. Une partie des machines-outils est arrivée sans le bon voltage. Il manquait des techniciens et des ouvriers suffisamment qualifiés et rompus à ces engins. Le Comité régional des métallurgistes a promis cinquante métallos. Il n'en est arrivé que six. « En raison du manque total d'ouvriers éduqués », il a fallu mettre sur des machines-outils nouvelles des ouvriers qui ne connaissent absolument rien à la production, et le manque de chefs d'équipe et de régleurs a provoqué de fréquents arrêts. Les outils de coupe faits maison n'ont pas entièrement tenu leurs promesses et leur défaillance a retenti de proche en proche sur le fonctionnement d'une série d'ateliers. En outre, les pièces brutes qui sont travaillées par ces machines américaines doivent leur convenir aussi du point de vue de leurs qualités mécaniques. Ce sont des pièces coulées qui proviennent d'autres usines de la région de Leningrad. Avant de les assujettir aux machines et de les offrir aux outils de coupe, il faut, écrit Grachev, les « américaniser » tant elles sont loin des critères attendus. Ainsi le bloc moteur livré par l'usine « Le Drapeau du travail » nécessite quatorze opérations complémentaires. Plus largement, « certaines usines avec lesquelles nous coopérons n'ont pas fait leur travail en juillet », écrit Grachev. Résultat, on doit diminuer de deux ou trois fois la vitesse normale de ces machines... quand elles ont plusieurs vitesses. Si elles n'en ont qu'une, ce qui arrive souvent, alors on doit utiliser d'autres outils, d'autres pièces et... « reconstruire les machines ». Ajoutons à cela le *turn over* considérable dont souffrent toutes les usines soviétiques, alimenté par la pénurie massive de travailleurs qualifiés<sup>35</sup>.

- 30 Où est l'américanisme ? Où est l'américanisation ? Ce sont des myriades de pratiques qui doivent s'ajuster à l'objet. Celui-ci en est immédiatement transformé dans toutes ses caractéristiques. Au-delà de l'objet, le problème est celui des interdépendances. De proche en proche, l'objet américain refondu localement ajuste à son être reconstruit toutes les autres pratiques. L'objet circulant a été localisé, saisi par le lieu. Encore sommes-nous chez Poutilov, qui est une vieille usine de mécanique et non pas un combinat poussé sans racine au milieu des steppes. Là, les machines étrangères sont souvent garées, en attendant de meilleurs jours, en plein air dans les cours où elles se prennent de rouille infiniment plus vite que le rapport qui s'en alarme n'arrive sur le bon bureau, engageant une autre série de pratiques interdépendantes bureaucratiques, journalistiques et répressives<sup>36</sup>.
- 31 Il en ressort un tracteur Fordson qui a l'allure de son frère américain dans son apparence d'ensemble mais certainement pas au niveau de ses pièces. Il arbore son nom de Ford et sa gloire d'avoir été, prétendument, fabriqué selon des méthodes américaines, mais il tombe en panne incontinent dans les champs parce que personne ne connaît ni n'est en mesure de reconstituer la série complexe des opérations nécessaires à la confection des arbres à cames et des transmissions, pièces délicates s'il en est. Le récit de Charles Sorensen, un des plus proches collaborateurs d'Henry Ford, de sa visite de Poutilov en 1929 est particulièrement savoureux sur ce point<sup>37</sup>.
- 32 Mais la grande époque du tracteur soviétique commence véritablement avec le lancement des usines de Stalingrad et Cheliabinsk, où l'on fabrique un tracteur d'International Harvester, et de Kharkov, qui sort un tracteur équipé de chenilles selon un modèle de Caterpillar. Ces usines montent en capacité progressivement à partir du début des années

trente. Elles ont fait l'objet de contrats en bonne et due forme. Leur architecte n'est nul autre qu'Albert Kahn en personne, le constructeur des usines mythiques de Ford. Deux gigantesques usines d'automobiles elles-mêmes basées sur le modèle fordien sont édifiées à Moscou et à Nijni-Novgorod<sup>38</sup>. Une analyse de leurs méthodes de fabrication et de leurs produits qui ne se contente pas de l'image que leurs concepteurs ont désiré donner reste à faire.

- 33 Notons ici que le tracteur soviétique a fait retour chez l'oncle Sam, bouclant un cycle de circulation. Si les ingénieurs étrangers ont accompagné la mise en place technique et industrielle des tracteurs, des agronomes les ont accompagnés dans les champs. Dès l'importation des tracteurs dans les années vingt, des spécialistes américains se sont installés dans les campagnes soviétiques, jusqu'à y édifier une première base pilote portant le nom de Verblioud, c'est-à-dire Chameau, non loin de Rostov-sur-le-Don. Des cultures expérimentales sont conduites, destinées également à former des techniciens dignes de se répandre dans l'agriculture soviétique réformée. Pour les Américains, il s'agit non seulement d'une pratique de l'utopie mais de l'expérimentation de la culture mécanisée à une très grande échelle, inédite aussi sur le continent américain<sup>39</sup>. Les experts rencontrent sur le terrain des problèmes comparables à leurs homologues dans les usines : les tracteurs ne sont pas des objets moins lunaires pour les paysans que les machines spécialisées semi-automatiques le sont pour les ouvriers. Et ces tracteurs ne sont pas plus automatiquement adaptés aux pratiques dans lesquelles on attend qu'ils s'insèrent que ne le sont les machines-outils cauchemar des « Poutilovtsy ». Le cycle de la ferraille à la ferraille est bref. La littérature d'histoire des techniques est pleine de ces objets splendides et savants que des obstacles inattendus empêchent de circuler, en raison de ce que Deborah Fitzgerald désigne comme l'inter-dépendance entre les objets, les savoir-faire, les pratiques de gestion, les formes hiérarchiques, les matériaux disponibles et les cadres d'usage<sup>40</sup>.
- 34 Pour les agronomes américains, l'expérimentation soviétique vaut aussi pour les États-Unis (en tenant compte (parfois) du fait que l'État prend en charge la mécanisation en Union soviétique mais non en Amérique où elle reste une affaire privée). Les superficies soviétiques emblavées sont quatre à cinq fois plus étendues que les plus importantes exploitations américaines. Les agronomes ayant vécu l'expérience soviétique se transforment en prescripteurs de l'industrie américaine des tracteurs. L'assistance américaine se transforme de son côté en « contre-développement » en servant le pays d'origine autant sinon plus que le pays hôte<sup>41</sup>. Et la circulation est bouclée.

## La ville : du modèle linéaire au modèle centre

- 35 Nous avons observé des successions dans les modalités de l'emprunt : à l'économie alliant centralisation et décentralisation succède en 1929 la centralisation généralisée par branche inspirée des *konzerns* allemands et à l'organisation fonctionnelle succède en 1934-1937 le commandement vertical du *dispatching*. Ceci ne représente nullement une vision complète de l'économie et encore moins de l'Union soviétique : le projecteur est orienté seulement sur quelques aspects d'une dynamique de construction administrative et en même temps sociale qui ne saurait rendre compte de tout. Le point ici soulevé est qu'en ces aspects, des vagues d'emprunt du stalinisme développé ont succédé aux emprunts des années vingt. Or le rapprochement fait ici entre les deux phénomènes de succession dans l'organisation industrielle montre un fort gain de centralisation. Il se

trouve qu'il en est de même pour les modèles de la ville. Il s'agit là d'un résultat non anticipé de la recherche, bien qu'il soit parfaitement cohérent avec le mode stalinien de gouvernement par le chef évoqué au début de cette contribution. Nous verrons aussi que la ville offre un autre exemple de circulation bouclée.

- 36 Seuls quelques points très limités de l'expérience soviétique en architecture et urbanisme sont évoqués ici, en commençant par le sort de la « ville socialiste ». Le président du conseil de commissaires du peuple de Russie, Nikolaï Milioutine, publie en 1930 un livre sur la « ville socialiste » qui offre le concept le plus avancé de ville fonctionnelle existant alors<sup>42</sup>. Il le formule sur un fond d'emprunts très variés aux recherches occidentales sur une ville moderne, dont le principal est celui de cité linéaire formulé en 1882 par Arturo Soria y Mata et mis partiellement en œuvre dans les parages de Madrid en 1894. D'autres relais, inspirés par cette expérience séminale, sont les Français Charles Gide, le grand économiste penseur de la coopération, et Georges Benoit-Lévy, un partisan actif des cités-jardins linéaires. Et Ford : Ford est là encore, qui avait proposé une ville linéaire traversant la campagne et associant habitations et productions industrielles. Mais comme toujours, la circulation transforme ce qu'elle met en mouvement. Ford est poussé par les Soviétiques plus loin qu'il ne l'aurait jamais pensé lui-même. Dans son concept de « ville socialiste », Milioutine applique explicitement la forme de la « chaîne de production » : les fonctions de production se succèdent en ligne et s'enchaînent le long de la ville linéaire ; les fonctions de l'existence (travail, logement, éducation, loisir, santé) s'enchaînent en bandes parallèles qui suivent la ligne de production. Un fordisme débridé peut donc aussi s'appliquer à la ville, marqué par des principes de répétition et d'alignement qui sont à la fois des principes esthétiques et productifs.
- 37 Tandis que le débat sur la cité socialiste trouve sa fin en 1931, la ville soviétique qui sera la plus proche de la ville linéaire emprunte beaucoup à Milioutine. Il s'agit de celle qui s'établit à Magnitogorsk, autour du gigantesque combinat métallurgique fleuron du premier plan quinquennal. Le projet en est conçu par un urbaniste allemand, Ernst May, qui travaille aussi pour l'urbanisation de Stalingrad quand l'usine de tracteurs est développée<sup>43</sup>. Mais c'est à l'ouest que le *Sotsgorod* de Milioutine trouve sa postérité la plus claire, grâce au milieu architectural allemand et surtout à Le Corbusier. Tandis que, prudemment, Milioutine « prend peu à peu ses distances vis-à-vis de l'architecture moderne », sa trace est claire dans nombre des recherches de Le Corbusier durant les années trente. Elle est surtout affichée dans le concept de « cité linéaire industrielle », publié en 1945, qui marque l'architecture de la reconstruction et jusqu'à Marne-la-Vallée<sup>44</sup>. On a ici l'exemple même de la circulation bouclée tandis que l'Union soviétique est devenue une impasse pour la ville socialiste.
- 38 Or le travail de Milioutine se situe dans une histoire longue de l'urbanisme russe et de sa formation par les échanges et les circulations<sup>45</sup>. L'urbanisme soviétique s'inscrit dans une longue lignée d'emprunts que même la période stalinienne ne brise pas. Certes, cette dernière voit la récusation violente de l'architecture moderne. Mais dans leur riposte au moderne et à la ville linéaire, les planificateurs en odeur de sainteté empruntent encore à ce qu'ils ont appris à l'Ouest. Ainsi, le plan général de Moscou de 1935, le plus haut moment de l'urbanisme stalinien d'avant-guerre, établi sous le contrôle direct d'un des plus proches lieutenants de Staline, Lazar Kaganovitch, secrétaire du parti communiste pour la région de Moscou, est marqué par des échos des cités-jardins et des villes pénétrées de parcs auxquelles les urbanistes d'avant la Première Guerre mondiale se sont familiarisés dès 1911. Le plan général de Moscou ne rompt pas avec l'ancienne Moscou

mais au contraire prolonge, élargit, étend son système radioconcentrique en le systématisant par tout un régime d'axes majeurs, de places réglées et de blocs normés. Les principes en sont clairement définis et le principal est « l'affirmation du centre symbolique avec l'implantation de bâtiments institutionnels, administratifs et culturels »<sup>46</sup> : on est au plus loin de la ville linéaire et au plus près de la ville centrée. Dans un discours de juillet 1932 prononcé devant les architectes attachés au soviet de Moscou, Kaganovitch dit que non seulement il ne faut pas rejeter la technique bourgeoise, mais qu'il faut formuler les conceptions proprement soviétiques du confort. Il précise encore que les emprunts de morceaux d'américanisme n'empêchent aucunement de prendre aussi des morceaux d'architecture grecque. Quoique les évocations des expériences et des formes « étrangères » se fassent de plus en plus critiques après 1930, l'expérience étrangère reste un appui. Les emprunts se marquent encore, comme les *parkways* ou les déplacements de bâtiments frappés d'alignement. Les voyages se poursuivent, de plus en plus contrôlés, ce sont ceux des architectes créateurs de la culture stalinienne et en phase avec ses aspirations. La curiosité se déplace vers les services urbains et les installations techniques susceptibles d'augmenter le confort. Ainsi le président du soviet de Leningrad revient de mission en 1937 en recommandant d'installer des codes et des interphones aux portes extérieures, de creuser des garages souterrains, de développer la décoration et l'éclairage des vitrines et des publicités et de résoudre quelques « brouilleries » en vue de quoi il cite le balayage ambulancier ou un autre « détail vu à Paris » : les pissotières des Grands Boulevards grâce auxquelles on ne perçoit aucune odeur désagréable<sup>47</sup>. La hiérarchie et le centre ont prévalu.

- 39 Toujours en suivant Elisabeth Essaïan, remarquons un détail qui revêt une grande importance dans le cadre d'une réflexion sur la circulation. Dans leur stigmatisation de l'ancienne rue Tverskaïa, devenue bientôt rue Gorki, l'artère centrale de Moscou tombant sur la place Rouge, les dirigeants bolcheviques opposent deux types de circulation : la vieille circulation marchande et la circulation culturelle de l'avenir :

l'artère de goinfrerie et de débauche de la Moscou marchande, [écrivent-ils], doit se transformer en une artère de culture prolétarienne et [...] de liaison culturelle et politique avec le reste du monde<sup>48</sup>.

- 40 La littérature, la presse et le théâtre s'y voient ménager leurs hauts lieux en des bâtiments et des institutions *ad hoc*. À son échelle, celle d'une capitale et d'une seule, il s'agit d'un phénomène paradigmatique de la circulation comme chaudron de l'histoire. Nous ne sommes pas là sur les routes que les circulations empruntent mais en un de ces pôles qu'elles fabriquent et qui sont les villes. L'inscription spatiale de la circulation marchande fraye la voie à toute autre circulation car elle plie l'espace à la circulation comme lieu des cheminements matériels et humains et lieu des rencontres. À Moscou, un pouvoir radical tente de chasser le commerce pour y installer l'idéologie. Aujourd'hui, le commerce, qui n'avait à vrai dire jamais complètement perdu ses droits au temps de la rue Gorki, est redevenu le roi de la nouvelle Tverskaïa. Dans le même mouvement, de façon moins héroïsée, le pouvoir soviétique n'a pas manqué de détruire de nombreux points de fixation d'autres circulations moins marchandes mais non moins organisatrices de l'espace, comme celle de la religion, et beaucoup d'églises ont disparu dans la réalisation d'un plan qui n'a cependant pas eu tous les effets destructeurs que ses dispositions auraient pu faire craindre sur le papier.
- 41 Il s'est révélé ainsi trop pénible, pour ce pouvoir-ci, d'aller jusqu'au renoncement à l'affichage du centre et à tous ses avantages, tel que le promettait l'utopie urbaine – et

non moins techno-industrielle – partagée d’est en ouest. L’inspiration industrialiste n’est donc pas importée de l’Ouest sans mélange, sans tri, sélection ni retraduction par le clan stalinien. Les impératifs de ce pouvoir dominant et trouvent en cheminant les formes de leur domination, formes qui, cependant, sont invariablement centrées. Ils composent au bout du compte des régimes singuliers de l’efficacité industrielle bien différents des modèles américains d’Amérique. Or ce ne sont pas seulement les formes spatiales mais aussi les fabriques et les usages de l’image qui contribuent encore de façon décisive à la formation de cette efficacité.

## L’efficacité par l’image : de l’objet-acteur à Hollywood-sur-Moskova

- 42 L’image connaît de son côté une succession comparable de vagues circulatoires. En fait d’image, c’est tout autant la fixe (photographie, affiche, peinture...) que l’image animée du cinéma. Le dossier ici aussi est immense et je me permettrai encore de n’en présenter que quelques aspects.
- 43 Mais je ne voudrais pas, ce faisant, me contenter d’ajouter un domaine à la liste déjà longue présentée par cette contribution. Les pratiques de l’image, dans l’espace continu de prescription et d’action que devient progressivement l’URSS à mesure que s’affirme le pouvoir stalinien, s’entrelacent avec les autres pratiques de gouvernement et en particulier avec celles que nous avons évoquées relatives à l’économie et à la ville. Pour saisir les modalités, les effets et les significations de cet entrecroisement, il convient d’évoquer la logique industrielle spécifique de l’URSS.
- 44 On se demande aujourd’hui encore quelle était l’efficacité « réelle » de l’industrie soviétique. La controverse fait rage sur ce qu’on est capable d’apprécier à partir de la falsification systématique des données qui a cours à tous les niveaux de l’économie soviétique depuis les années vingt et surtout la période stalinienne pleinement développée des années trente<sup>49</sup>. S’il y a eu croissance industrielle, y a-t-il eu croissance économique d’ensemble dans les années trente ? Mais aussi, s’il y a eu croissance industrielle, quelle est la valeur de ce qui a été effectivement produit ? Quelle est la qualité réelle des produits ? La question reste ouverte, même en ce qui concerne l’industrie militaire<sup>50</sup>. Mark Harrison, l’un des participants de ces débats et très bon connaisseur de l’industrie militaire, reconnaît, à propos de l’énorme effort de mobilisation industrielle dans la seconde moitié des années trente, que « le fait de savoir si elle a réussi ou si elle en a simplement créé l’apparence n’a pas encore fait l’objet de suffisamment de recherches »<sup>51</sup>. Ce dont il s’agit est de mettre en rapport cette question de l’apparence avec celle de l’efficacité : de quoi cette dernière est-elle faite ? S’oppose-t-elle radicalement à l’apparence ? Ou bien l’apparence ne pourrait-elle pas être une composante opératoire de l’efficacité dans les conditions particulières du stalinisme d’avant-guerre et aussi, si l’on en croit les historiens de la Guerre Froide, d’après-guerre et jusqu’à la fin de l’Union soviétique<sup>52</sup> ? Dès lors, la question sur l’efficacité « réelle » serait vaine : le monstrueux massif de la falsification et, nous le verrons, de l’image, ne saurait être traversé à rebours pour restaurer une hypothétique représentation « vraie » de l’efficacité ; et surtout les tests ont été faits : victoire en guerre chaude (en une seule guerre chaude, pour être précis, celle de 1941-1945), défaite de la guerre froide (et de toutes les autres guerres chaudes comme l’Afghanistan).

- 45 Ce n'est pas seulement dans l'univers soviétique que la question de l'efficacité « réelle » serait vaine. L'efficacité objective des techniques existe-t-elle en dehors de leurs tests dans les guerres économiques et militaires ou dans quelque théâtre d'usage que ce soit ? C'est-à-dire que prévalent toujours des cadres de jugement dans lesquels cette efficacité est appréciée et ces cadres sont à la fois l'objet et le siège de disputes qui sont parfaitement humaines, sociales, politiques, etc. Aucune machine n'est jamais seule avec son fonctionnement mécanique, chimique ou électronique. Aucun espace ne saurait se découper où l'objet technique et son effet seraient isolés et ne pourrait s'imposer ainsi comme objet de l'étude des sciences sociales – ce qui vaut non pas seulement pour les historiens arrivant après la bataille, mais même pour les sociologues et les anthropologues qui sont en mesure d'avoir accès sans médiation au terrain vivant (ce qui ne signifie pas que tous utilisent cette faculté).
- 46 Il y a là une contrainte de singularité. Le travail consiste à identifier et à justifier des configurations – sociotechniques, comme disent les sociologues Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour – où la considération des objets et de leurs effets est indissociablement mêlée avec celle des cadres intellectuels, politiques..., de validation. L'industrie soviétique telle que le stalinisme la construit pose là un problème majeur. Le jugement d'efficacité consciemment truqué lui est consubstantiel (non pas que celui-ci ne règnerait que dans l'ambiance soviétique, mais là aucun marché ou guerre concurrentielle n'impose son jugement à travers ses propres institutions et en limitant l'emballage bureaucratique). Mais, plus encore que partout ailleurs, l'image joue dans le dispositif d'efficacité un rôle majeur peu traité sous ce jour par les historiens.
- 47 Or cette question de l'image est immense dans sa seule relation à la technique<sup>53</sup>. Pour ce qui nous concerne, elle touche de près à l'histoire du pouvoir en Russie car les rapports avec la technique y importent au plus haut point. Elle touche aussi à une question historiographique majeure qui est celle de l'identification éventuelle de configurations nationales de la technique et des régimes d'efficacité. À quelles conditions et à quel prix peut-on distinguer des « styles nationaux », comme l'historien américain Thomas Hughes en a proposé le concept parmi les premiers<sup>54</sup> ? Il n'est évidemment pas question d'entrer ici plus avant dans cette problématique épaisse, mais je désirerais énoncer quelques points susceptibles de relancer la discussion.
- 48 Tout d'abord, il importe, dans la logique de l'image, que l'objet technique, durant les années vingt, devienne un objet privilégié de l'art. Les Soviétiques sont de cette érection parmi les principaux acteurs. La photographie, le cinéma, le graphisme, mais aussi la peinture et même l'architecture, en sont les lieux premiers. L'embarras du choix règne quant aux formulations : ainsi Alexandre Rodtchenko écrit-il en 1921 que « toutes les nouvelles approches artistiques proviennent de la technique et de l'art de l'ingénieur ». Encore en 1931 l'architecte constructiviste Iakov Tchernikhov, qui en fait une véritable discipline graphique, écrit :
- Autrefois, la machine était considérée comme profondément étrangère à l'art et les formes mécaniques étaient exclues de la province de la beauté en tant que telle<sup>55</sup>.
- 49 Or la circulation n'a pas manqué de jouer son rôle dans cette apothéose artistique de l'objet technique. Lev Koulechov, cinéaste et théoricien du cinéma, pense l'américanisme en 1920 dans les mêmes termes que nombre d'artistes occidentaux : il signifie une simplification qui doit reposer sur la représentation de processus mécaniques et non pas de la nature. La nature est trop complexe : il est plus aisé de montrer un pont qu'un paysage d'automne avec une cabane en ruines, quelques nuages et un étang dans les

parages. Le matériel qui serait le propre du cinéma comme art, selon Koulechov, est technique. Le modèle en serait un processus industriel qui soit, de plus, filmé avec des ouvriers authentiques et non des acteurs. Durant les années vingt, dans le cinéma soviétique, les locomotives, tracteurs, usines, barrages, avions, le béton, le télégraphe ou surtout le téléphone deviennent de vraies stars matérielles. Ces « objets-acteurs » constituent un thème de la théorisation auquel la circulation internationale des films n'est pas étrangère. C'est en pensant aux objets dans les films de Chaplin et encore à une scène d'*Intolérance* que Koulechov écrit en 1920 dans *La bannière du cinématographe* que les objets « jouent [...] exactement comme un modèle [c'est-à-dire comme un comédien]. Grâce à un montage habile, un modèle ou un objet peuvent avoir une valeur équivalente »<sup>56</sup>.

50 En sus du montage, le gros plan est la technique utilisée pour donner toute leur puissance esthétique aux objets techniques grâce à la saturation de l'image.

51 Or ces images sont doublement techniques : pour parler en termes benjaminien, ce sont des œuvres *techniques* à l'époque de leur reproduction *mécanisée*<sup>57</sup>. Elles sont même portées à un troisième niveau technique, celui de la *technique politique*. En d'autres termes, elles n'en restent pas à une manifestation artistique, à une intensification des effets de l'art par la technique, elles sont transportées dans l'élément du politique. 1930 voit l'apparition d'une revue emblématique, *URSS en construction*<sup>58</sup>. Cette revue procède du désir parfaitement explicite, formulé par nul autre que Maxime Gorki, de rendre ce qui est « bien » plus « visible ». Les photographies s'en chargent. *URSS en construction* n'est fait que de photographies. Ses seuls textes en sont l'éditorial et les légendes. Les constructivistes investissent la revue. El Lissitzki et Rodtchenko en sont parmi les plus célèbres éditeurs, s'occupant entièrement de nombreux numéros. La revue a des éditions en langues étrangères en anglais, français, allemand et espagnol et en russe. La seule édition russe atteint à la fin des années trente des tirages supérieurs à 70 000 exemplaires. Le public visé est le public soviétique, en fait de plus en plus celui des élites, à laquelle est destinée une édition de luxe à partir de 1934, et le public étranger favorable à l'expérience soviétique ou composé des partenaires de la construction économique et industrielle.

52 Il s'agit d'utiliser l'objectivité de l'image pour contrer les mensonges des ennemis de l'Union soviétique sur les succès de sa construction :

La photographie et le cinéma sont tout à fait capables de présenter de façon graphique et concise l'échelle énorme du travail de construction conduit par le prolétariat dans le pays des Soviets. [...]. La photographie doit être consacrée au service de la construction non pas au hasard et sans système, mais de façon systématique et constante.

53 Or la photographie est la peinture par le soleil (*svetopis'*) et « vous n'accusez pas le soleil de distorsion » : la culture de l'objectivité photographique est universellement partagée et cette politique par l'image se fonde sur ces valeurs communes à l'époque du moderne. Les éditeurs adressent leurs numéros gratuitement à nombre des interlocuteurs des relations internationales de l'Union soviétique. Ils réclament expressément des échos que les destinataires envoient. Un seulement, d'un conseiller britannique du gouvernement soviétique, qui écrit :

Je vous félicite pour le premier numéro d'*URSS en construction*. L'un de ses mérites est son caractère absolument objectif. Il va sans dire que je ferai tout pour qu'il soit vu par le plus grand nombre de gens<sup>59</sup>.

- 54 Ceci n'est pas à comprendre seulement comme de la bonne propagande. Il s'agit de gouvernement, ou pour parler foucauldien, de gouvernementalité : c'est à la fois, pleinement, un mode de gestion de la sphère publique, dans une conception bien plus large que la propagande, et tout simplement un mode de gestion de l'industrie<sup>60</sup>. D'abord, nous avons affaire à « du » gouvernement par la sphère publique à l'échelle mondiale et de façon directe : c'est parce que la revue ne passe pas par les partis communistes ni par l'Internationale qu'il y a gestion de la sphère publique. Le même matériel est destiné à tous. La circularité est organisée : la puissance de l'image reproduite des objets techniques, dont le principe est pris à l'Ouest, lui revient en écho pour lui prouver la puissance de son ami-ennemi communiste ; et puis l'écho à son tour revient vers l'Union soviétique pour y prouver et s'y prouver la puissance de la construction industrielle grâce aux attestations recueillies au loin. L'image apporte sa contribution à l'efficacité de l'industrie, à son efficacité *réelle* : le leadership soviétique compte sur l'image pour faire un effet sur l'occident qui est utilisé à l'intérieur, et pour former le jugement des Soviétiques sur ce qu'ils font et construisent eux-mêmes (rappelons-nous le Fordson : qu'importe qu'il soit fait à la main et qu'il tombe en panne systématiquement pourvu qu'il soit « Fordson ») ! Le tout fournit à l'élite soviétique des années trente, « une image de la société soviétique et de l'industrialisation qui soutient son sentiment de maîtrise et de domination [*leadership*] », comme le ponctue à juste titre Erika Wolf. Il n'y a pas d'autre régime d'efficacité.
- 55 Nous ne sommes pas à l'âge de la technique, mais de la triple technique. Le metteur en page constructiviste utilise les photographies constructivistes des usines à l'architecture constructiviste (et aussi des autres). Ou encore, la technique politique prend sa force de la reproduction mécanisée des images des objets techniques et de la production. Deux étages sont universels, le troisième est spécifiquement soviétique, celui de la technique politique, mais il relance la circulation en une opération de saisie de l'opinion mondiale dont on attend des effets tout autant extérieurs qu'intérieurs. La force historique de l'Union soviétique s'édifie en partie là, dans l'usage inventif de ces emprunts.
- 56 Pour concevoir un cinéma populaire, c'est vers Hollywood que la direction soviétique se tourne : tandis que le pays se replie sur les purges violentes qui lui dévorent les entrailles, des délégations sont envoyées en Europe et aux États-Unis pour y étudier le cinéma avec Hollywood comme étape obligée. Je n'évoquerai ici que le sort du disciple préféré d'Eisenstein, Grigori Aleksandrov, qui s'y est longtemps arrêté à la fin des années vingt pour y étudier la fabrique des *musicals* et des effets spéciaux et en sera le plus brillant introducteur en Union soviétique. Sa carrière d'avant-guerre culmine en 1940 par le film *La voie lumineuse*, odyssée splendide d'une ouvrière d'une usine textile jouée par Liouba Orlova, la grande star des temps staliniens. Après avoir combattu tous les saboteurs, elle parvient enfin à Moscou où elle prononce un discours au Parc des Expositions sous l'ombre protectrice d'une statue immense de Staline en long manteau militaire. Au passage, images-choc de la stakhanoviste prenant pour elle la conduite de 8 métiers, puis de 16, puis de 32 : tous les procédés de l'image à la Ford des machines alignées et répétées sont là<sup>61</sup>.
- 57 Le propos du film est vaste. Il est celui de la grande et joyeuse victoire du socialisme. L'image filmée selon Hollywood et Detroit, la fiction au deuxième, troisième, nième degré du travail stakhanoviste font durablement preuve du succès de l'industrie et de la société soviétiques. L'effet de construction et de communication de l'efficacité, l'autorité de cet

effet calculé ont été extrêmement durables en leur temps et jusqu'aux États-Unis, si même ils ne se prolongent pas dans la Russie poutinienne.

## Penser la circulation

- 58 Donc ça circule sous le haut stalinisme, et c'est pour le pire. Il est vrai que la circulation est toujours encadrée et que ça se replie sur un nationalisme qui vient bientôt, en particulier à la fin des années 1940 et avec le lancement de la fameuse campagne contre le cosmopolitisme, nier même les emprunts effectifs pratiqués par le stalinisme à son plus intense développement d'avant-guerre.
- 59 La circulation est consubstantielle au pouvoir stalinien dans certaines de ses manifestations les plus fortes. Une grande part de l'efficace propre de ce pouvoir (et non plus seulement celles de la technique et de l'industrie) réside dans les effets de ces circulations. Car le mot doit être mis au pluriel. Les circulations sont très variées et cette contribution en néglige de majeures qui s'engrènent, pour composer le paysage, avec celles qui ont été considérées. Nous avons envisagé la circulation des objets techniques, des machines, des techniques et des formes d'organisation à toutes échelles et en matière industrielle comme en matière urbaine, la circulation aussi des principes hiérarchiques, des pratiques esthétiques allant de la photographie à l'architecture en passant par le cinéma et, de toutes, leurs porteurs et leur politique. Certaines sont relatives à des innovations parmi les plus caractéristiques du XX<sup>e</sup> siècle. Leur association « locale », située et datée, attribuable à des personnes, et jusqu'à Staline et son groupe, contribue fortement à composer le paysage de l'URSS des années trente dans toute sa singularité : voir en particulier la montée du dispatching au plus fort de la terreur, ou bien l'association de l'efficacité industrielle avec la triple technologie de l'image (une technique politico-esthétique de l'objet technique à l'heure de sa reproduction mécanisée).
- 60 On voit toutefois le peu d'intérêt qu'il y aurait à considérer séparément ces fils, ces filets de circulation ou bien à simplement les aligner et les accumuler les uns à côté des autres pour le seul plaisir d'en considérer la diversité. Il importe :
1. de considérer ces circulations dans le rapport qu'elles entretiennent les unes avec les autres ;
  2. de saisir d'éventuelles dynamiques communes qui émergent, comme ici celle de la centralisation ;
  3. d'observer les éventuels retours sur le lieu d'origine de l'emprunt, en boucle simple ou multiple ;
  4. d'identifier les configurations originales qu'elles contribuent à former. Il faut entrer, oser entrer dans la complexité de ces singularités composées, composites, hybrides, locales, formées par le croisement de ces circulations (avec la contribution de bien d'autres phénomènes, bien sûr).
- 61 Nombre d'études de l'américanisation ne sont pas vraiment des études de circulation parce qu'elles ne considèrent pas la complexité des processus engagés localement par la mise en circulation (tant d'ailleurs d'un côté par la capacité d'émettre et de se voir emprunter que de l'autre par celle d'appeler et de recevoir). La combinaison locale

produit des cocktails à chaque fois spécifiques qu'aucun américanisme ni aucune américanisation ne saurait expliquer complètement. Or la causalité est toujours en jeu dans les études de circulation. Un de leurs grands problèmes est que la référence externe est plus facile à identifier, à saisir et à analyser que le travail du spécifique. De trop nombreuses études de circulation, qui sont de bons travaux d'histoire par ailleurs, tournent en rond à se contenter de traiter la référence – la référence extrinsèque (sous le titre, par exemple, d'« Introduction de... en... »). En d'autres termes, elles s'occupent de se qui se déplace – et de ce fait se reconnaît facilement car il s'agit d'actes dans l'espace. Elles s'occupent peu, en revanche, de ce qui se trame localement à la suite de l'appel et de la réception. Ce qui importe le plus est le bouillon de culture qui produit des formes sociales spécifiques où l'identité et la raison de l'élément emprunté ou imposé se perd le plus souvent. Il reste de ce bouillonnement une chimie nouvelle dont fait à son tour partie *le discours sur la circulation*, discours qui ne manque pas d'avoir à sa manière aussi un effet dans le réel. Serait-ce trop fort de dire qu'il ne suffit pas d'apprendre à voler en négligeant d'apprendre à décoller et à atterrir ? Disons plutôt qu'il ne convient pas d'observer le vol seulement depuis la cabine de pilotage, mais qu'il faut aussi le considérer depuis le sol, décollage et surtout atterrissage compris, dans la complexité, sinon le caractère confus, de ces situations<sup>62</sup>.

62 Cette trop courte étude de quelques circulations des temps du haut stalinisme et de leurs effets sur la compréhension de celui-ci expose ainsi quelques traits originaux des études internationales de circulation. L'un de ces traits tient à l'époque. 1917 inaugure une « aire de circulation », pour reprendre une notion due à Kapil Raj, une aire mondiale essentiellement bipolaire : en 1917, les États-Unis interviennent dans la guerre européenne quand la première révolution socialiste secoue la vieille Russie<sup>63</sup>. Une aire de circulation se tend durablement entre Detroit (car Ford est central, mais il s'agit plus largement de l'Amérique du Nord) et Moscou, entre le lieu du déploiement d'un régime industriel où la production de masse est liée à la consommation de masse et celui d'un régime politique qui se présente comme le centre de la seule révolution mondiale possible. Cette aire est celle du moderne. D'un côté taylorisme et fordisme, de l'autre le communisme inscrit, avec à la fois des formes de rationalité communes, qui s'actualisent dans le rapport entre l'organisation et les savoirs, et des projets radicalement différents. Reprendre toute la question du point de vue de la constitution de cette aire fordostalinienne croisée et de son extension rapide à l'échelle du monde relève du format d'un ouvrage, assurément, pour la confection duquel il conviendrait de se situer de façon multiple : alternativement en l'un et l'autre pôle au moins. De plus, si deux pôles dominent cette aire complexe à l'image du XX<sup>e</sup> siècle, d'autres « pôles de référence » persistent et maintiennent des routes anciennes traversant l'Europe, comme par exemple celle passant par l'Allemagne pour les formes d'organisation éco-nomique. L'Europe ne perd pas sa centralité ou sa situation comme lieu de croisement au sein de cette aire, ce qui se note de façon accentuée dans quelques domaines comme l'esthétique et la psychologie. Mais la centralité rémanente de l'Europe est sans doute une caractéristique historique de cette aire – et qui a fait son temps. Il reste que l'approche par les aires de circulation a pour vocation de reformuler toutes les questions d'histoire locale. L'URSS devient récepteur et envoyeur : il convient de la penser dans l'histoire du fordisme comme dans celle du communisme mondial.

63 Des « pôles de référence », donc, comme l'écrivent Liliane Hilaire-Pérez et Catherine Verna, locaux, régionaux, nationaux, continentaux, spatialisés en tout cas, identifiés par

des noms, souvent des noms de ville. Toutefois, certains de ces pôles sont plus que cela. Ils ne sont pas seulement des réserves de ressources à mobiliser, humaines (des ingénieurs, des architectes...), techniques (machines, brevets, savoir-faire, objets à copier...), organisationnelles (formes hiérarchiques, modalités de circulation des savoirs et des prescriptions...), esthétiques (nouveaux alliages de techniques, de thèmes, de formes et de matériaux...). Moscou est plus qu'un « pôle ». La capitale soviétique s'instaure en « foyer de standardisation » : elle devient productrice extrêmement prescriptive de normes politiques, hiérarchiques et idéologiques avec un appareil organisé très complexe, de grande qualité et en large partie secret pour ordonner et ordonnancer cette circulation, l'Internationale communiste<sup>64</sup>. Ni Ford ni aucune organisation capitaliste ne dispose alors de l'équivalent, sauf dans le cadre de filiales, de transplants dirions-nous aujourd'hui.

64 Pour la période évoquée, dans la seule perspective soviétique, le pôle américain sert d'appui très fortement et de façon très variée au pôle soviétique. L'exemple des tracteurs montre qu'il peut en être de même dans le sens opposé, mais on pourrait aussi étudier le sort occidental de la formule « plan quinquennal », relançant toutes les formes préalables de planisme. Ce qui circule a, d'une certaine manière, vocation à boucler, à rebondir, fût-ce dans le cadre même d'un « transfert de technologie » qui est sans doute la forme la plus rigide de circulation. Le modèle est là l'Inde, l'Empire britannique et la Grande-Bretagne en co-construction par la cartographie circulant d'un continent à l'autre<sup>65</sup>.

65 Nous nous sommes habitués déjà au terme d'« hybridation » quant à ce qui se passe localement dans les phénomènes de circulation. Il est pourtant probable que ce terme peine à rendre compte du caractère composite de ce qui se forme, qui est irréductible à la somme des éléments de composition et qui ne permet pas non plus de reconnaître à chaque instant chacun d'eux, qu'ils soit intrinsèque ou extrinsèque. Ainsi le régime d'efficacité industrielle qui se crée en Union soviétique est-il une invention dans sa pleine singularité. Cette efficacité est fondée sur une maîtrise technique très particulière, orientée sur la partie opératoire la plus visible des ensembles techniques au détriment des interdépendances qui sont le propre des techniques de la modernité taylorienne et fordienne<sup>66</sup> ; sur une comptabilité falsifiée de façon systématique et constitutive ; et sur la construction d'une image triplement technique. Taylorisme et fordisme sont méconnaissables, le taylorisme est « arythmique », le fordisme soviétique est l'ennemi de la recherche de productivité (même les objets techniques réputés « résistants » se transforment dans la circulation, comme toute entité de quelque nature qu'elle soit). Il se discute même qu'il y ait eu le moindre taylorisme ou le moindre fordisme en URSS. Le composé n'a pas conservé les propriétés des emprunts ni des héritages : c'est ce que cette étude confirme des recherches précédentes sur les circulations techniques. L'élément d'architecture, sur le bâtiment officiel, doit affirmer par lui-même qu'il est grec et non pas corbusien : son exposition en tant que tel fait preuve. L'affirmation du caractère fordien de la production est affaire de presse et d'image : or le fordisme ne se prouve pas d'ordinaire par le discours. Ce local si fortement stalinien est incompréhensible si on ne le conçoit pas comme composé de circulations, si on ne le replace pas à l'échelle d'aires de circulation qui l'excèdent – sans négliger l'échelle temporelle de deux siècles de capitalisme industriel accompagnés par l'espérance socialiste aujourd'hui défunte.

## NOTES

1. Fernand Braudel, *L'identité de la France* (1986), Paris, Flammarion, 1990, vol. 1, p. 16, citant *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, 1949, puis Marc Bloch cité par Émile Callot, *Ambiguïtés et antinomies de l'histoire et de sa philosophie*, Paris, M. Rivière, 1962, p. 121.
2. Voir dernièrement Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004.
3. Quelques titres saillants dans une littérature foisonnante : Andrea Graziosi, « "Visitors from other times": Foreign Workers in the Prewar Piatiletki », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, vol. XXIX, n° 2, avril-juin 1988, p. 161-180 ; Jean-Louis Cohen, « L'oncle Sam au pays des Soviets. Le temps des avant-gardes », in Jean-Louis Cohen et Hubert Damisch (dir.), *Américanisme et modernité. L'idéal américain dans l'architecture*, Paris, EHESS et Flammarion, 1993, p. 402-435 ; Sergei Zhuravlev, "Malen'kie liudi" i "bol'shaia istoriia" : inostrantsy moskovskogo Elektrozavoda v sovetskom obshchestve 1920-kh-1930-kh gg. [Les « petites gens » et la « grande histoire » : les étrangers de l'usine moscovite Elektrozavod dans la société soviétique des années 1920 et 1930], Moscou, Rosspen, 2000 ; Aleksandr Chubarian (dir.), *Russkoe otkrytie Ameriki : sbornik statei, posviashchennyi 70-letiiu akademika Nikolai Nikolaevicha Bolkhovitinova* [La découverte russe de l'Amérique : recueil pour les 70 ans de l'académicien Nikolai Bolkhovitinov], Moscou, Rosspen, 2002 ; Alan M. Ball, *Imagining America: Influence and Images in Twentieth-Century Russia*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2003.
4. Voir les travaux de Kapil RAJ, *Relocating modern science : circulation and the construction of knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Houndsmills, UK, Palgrave Macmillan, 2007 ; « Connexions, croisements, circulations : le détour par l'Inde de la cartographie britannique, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles », in Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil (Le Genre humain), 2004, p. 73-98.
5. Iossif Visarionovich Stalin, *Pis'ma I. V. Stalina V. M. Molotovu. 1925-1936 gg.* [Lettres de Staline à Molotov], Moscou, Rossiia molodaia, 1995 ; Oleg Khlevniouk, *Le Cercle du Kremlin. Staline et le Bureau politique dans les années 30 : les jeux du pouvoir*, Paris, Seuil, 1996 ; Sabine Dullin, *Des hommes d'influences. Les ambassadeurs de Staline en Europe, 1930-1939*, Paris, Payot & Rivages, 2001 ; Hiroaki Kuromiya, « Edinonachalie and the Soviet Industrial Manager, 1928-1937 », *Soviet Studies*, vol. 36, n° 2, avril 1984, p. 193. Sur les dirigeants régionaux, Oleg Khlevniouk, « Sovetskie regional'nye rukovoditeli : politizatsiia nomenklatury » [Les dirigeants soviétiques régionaux : la politisation de la nomenklatura], in T. I. Zaslavskaja (dir.), *Kuda idet Rossiia ? [Où va la Russie ?]*, Moscou, 1999, p. 97-101.
6. Voir Nicolas Werth et Gaël Moullec, *Rapports secrets soviétiques, 1912-1991. La société russe dans les documents confidentiels*, Paris, Gallimard, 1994.
7. *Cahiers du monde russe*, vol. 42, n° 2-4, avril-décembre 2001 ; *La police politique en Union soviétique, 1918-1953*. J. Arch Getty et Oleg V. Naumov, *The Road to Terror. Stalin and the Self-Destruction of the Bolsheviks, 1932-1939*, New Haven, Yale University Press, 1999.
8. André Leroi-Gourhan, *Évolution et technique. Milieu et techniques*, Paris, Albin Michel, 1973 (1<sup>ère</sup> éd. 1945), p. 392-395.
9. David Brandenberger, *National Bolshevism : Stalinist Mass Culture and the Formation of Modern Russian National Identity, 1931-1956*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2002.
10. Liliane Hilaire-Perez et Catherine Verna, « Dissemination of Technical Knowledge in the Middle Ages and the Early Modern Era New Approaches and Methodological Issues », *Technology and Culture*, vol. 47, n° 3, juillet 2006, p. 536-565. Les auteures distinguent heureusement

circulation et transfert dans le cas des techniques. Elles montrent que la circulation doit se distinguer de ce que les années 1960 ont vu se déployer sous le nom de « transfert technologique », soit le déplacement d'ensembles techniques vers le tiers-monde dans l'attente d'un effet immédiat sur le développement, dont d'ailleurs les Soviétiques n'étaient pas moins férus que les occidentaux.

11. Comme en témoigne l'intervention inventive de Roy Bin Wong, « Entre monde et nation : les régions braudéliennes en Asie », *Annales H.S.S.*, vol. 56, n° 1, janv.-fév. 2001, p. 5-41.

12. « Nous avons suggéré qu'il convient de s'attacher non à l'émission des thèmes par un centre civilisateur, mais à la réception de ces thèmes par chaque centre qui les accuse ou les délaisse », André Leroi-Gourhan, *op. cit.*, p. 393. Voir l'étude séminale pour la réception culturelle, Michel Espagne et Michael Werner, « La construction d'une référence allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914) », *Annales E.S.C.*, juillet-août 1987, vol. 42, n° 4, p. 969-992.

13. Nous avons mené sur ce thème un séminaire de plusieurs années à l'EHESS avec Kapil Raj.

14. Récemment Sophie Cœuré, *La grande leueur à l'Est : les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, Paris, Seuil, 1999 ; Rachel Mazuy, *Croire plutôt que voir? Voyages en Russie soviétique, 1919-1939*, Paris, Odile Jacob, 2002 ; Steven G. Marks, *How Russia shaped the modern world : from art to anti-semitism, ballet to Bolshevism*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

15. Jean-Louis Cohen et Hubert Damisch, *op. cit.* n. 3, p. 6.

16. Vladimir Lénine, « Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets », in *Œuvres complètes*, Paris, Éditions sociales, Moscou, Éditions en langues étrangères, t. XXVII, 1958, p. 268 (cité par J.-L. Cohen, « Oncle Sam [...] », art. cité, p. 409). Je souligne.

17. Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 176.

18. Voir en français les travaux d'Alessandro Stanziani, « Rationalité économique et rationalisation de la production en Russie 1892-1930 », *Annales H.S.S.*, n° 1, janvier-février 1996, p. 215-239 et *L'économie en révolution : le cas russe, 1870-1930*, Paris, Albin Michel, 1998. On ne trouve en revanche, jusqu'à présent, aucune trace d'une réception de l'œuvre d'Henri Fayol pour la formulation d'un plan économique national. Cet administrateur français a publié en 1915 une théorie de l'*Administration industrielle et générale* qui a eu un succès international immédiat et a été traduit en russe dès 1923. Il y proposait la définition d'un « programme d'action » comme premier pas de l'action administrative (Yves Cohen, « Fayol, un instituteur de l'ordre industriel », *Entreprises et histoire*, n° 34, décembre 2003, p. 29-67).

19. Andrea Graziosi, « G. L. Piatakov (1890-1937) : A Mirror of Soviet History », *Harvard Ukrainian Studies*, vol. XVI, n° 1/2, juin 1992, p. 127-134.

20. David R. Shearer, *Industry, State, and Society in Stalin's Russia, 1926-1934*, Ithaca, Cornell University Press, 1996.

21. Voir par exemple les chapitres respectifs des classiques Dexter S. Kimball, *Principles of Industrial Organization*, New York, McGraw-Hill, 4<sup>e</sup> éd. 1933 (1<sup>ère</sup> éd. 1913), et William B. Cornell, *Organization and Management in Industry and Business*, New York, The Ronald Press, 1947 (1<sup>ère</sup> éd. 1928).

22. Mark R. Beissinger, *Scientific Management, Socialist Discipline, and Soviet Power*, Cambridge, Harvard University Press, 1988, p. 145.

23. Collectif Urgense, « Un taylorisme arythmique dans les économies planifiées du centre », *Critiques de l'économie politique*, n° 19, avril-juin 1982, p. 99-146.

24. Ces points sont développés dans Yves Cohen, « Administration, politique et techniques : Réflexions sur la matérialité des pratiques administratives dans la Russie stalinienne (1922-1940) », *Cahiers du monde russe*, vol. 44, n° 2-3, août-septembre 2003, p. 269-307.

25. L'étude classique est celle d'Alfred D. Chandler Jr., *La main visible des managers. Une analyse historique*, Paris, Economica, 1988.

26. Voir E. Arfon Rees, « Politics, Administration and Decision-Making in the Soviet Union, 1917-1953 », in Erk Volkmar Heyen, (dir.), *Verwaltungsreformen im Ostseeraum*, Baden-Baden, Nomos Verlagsgesellschaft, 2004, p. 267.
27. G. V. Tshikhotski, « Dispecherizacia v tjazheloj promyshlennosti » [Le dispatching dans l'industrie lourde], in N. L. Zaitsev (dir.), *Dispecherizacija v leningradskoi promyshlennosti* [Le dispatching dans l'industrie de Leningrad], Leningrad, Izd. informacionno-izdatel'sk. biuro LOUMP, 1935, p. 66 (la parenthèse est d'Y.C.).
28. Comme le montre Valentina Fava, *Taylorism, Fordism and Socialism. An Overview from the Škoda-Auto's point of view*, 12<sup>e</sup> Rencontre internationale du Gerpisa, Paris, 9-11 juin 2004.
29. Pour l'industrie d'après-guerre dans le monde, nous disposons dans cette perspective de l'indispensable Jonathan Zeitlin et Gary Herrigel (dir.), *Americanization and Its Limits : Reworking US Technology and Management in Postwar Europe and Japan*, Oxford, Oxford University Press, 2000 (en particulier l'introduction de J. Zeitlin et les contributions de Steven Tolliday et Duccio Bigazzi). Cet ouvrage est pionnier en ceci qu'il tente de penser les logiques complexes des hybridations locales et de sortir les études d'américanisation de la vision simplifiée du transfert de modèle. Il s'agit sans conteste d'un ouvrage de référence pour les études de circulation. Voir aussi Patrick Fridenson, « La circulation internationale des modes managériales », in Jean-Philippe Bouilloud et Bernard-Pierre Lécuyer (dir.), *L'invention de la gestion. Histoire et pratiques*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 81-89 et Robert Boyer, « Hybridation et modèle productif : géographie, histoire et théorie », *Actes du Gerpisa-Réseau international*, n° 24 (Pourquoi les modèles productifs voyagent), décembre 1998, p. 7-50.
30. Le point est fait dans Yves Cohen, « The Soviet Fordson. Between the Politics of Stalin and the Philosophy of Ford, 1924-1932 », in Hubert Bonin, Yannick Lung et Steven Tolliday (dir.), *Ford, 1903-2003. The European History*, Paris, Plage, 2003, vol. 2, p. 531-558.
31. Alan M. Ball, *op. cit.*, p. 138.
32. *Ibid.*, p. 137.
33. Art. cit. n. 10, p. 9.
34. David Edgerton, « De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques », *Annales H.S.S.*, 53<sup>e</sup> année, n° 4-5 (Histoire des techniques), juil.-oct. 1998, p. 815-837 ; Nelly Oudshoorn et Trevor Pinch (dir.), *How Users Matter. The Co-Construction of Users and Technology*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2003.
35. Tsentralnyi Gosudarstvennyi arkhiv Sankt-Peterburga (Archives nationales centrales de Saint-Petersbourg), 1788/23/135/537-9, projet d'article de Grachev pour la *Pravda*, sd (août 1930).
36. Voir Yves Cohen, « The Soviet Fordson [...] », *op. cit.*
37. Charles E. Sorensen avec Samuel T. Williamson, *My Forty Years with Ford*, New York, Norton, 1956, p. 202.
38. Kurt S. Schultz, « 'Building the Soviet Detroit': The Construction of the Nizhnii-Novgorod Automobile Factory, 1927-1932 », *Slavic Review*, vol. 49, n° 2, été 1990, p. 200-212 ; Boris M. Shpotov, « Ford in Russia from 1909 to World War II », in Hubert Bonin et al., *op. cit.*, vol. 2, p. 505-529. Voir aussi Richard Cartwright Austin, *Building Utopia : Erecting Russia's first Modern City, 1930*, Kent, Kent State University Press, 2004.
39. La ferme américaine la plus étendue vers 1929 compte 100.000 acres c'est-à-dire 40.000 ha environ, tandis que la plus grande exploitation soviétique s'étend sur 160.000 ha ! Comme l'ensemble des informations sur cette expérience américaine et le retour de circulation, Deborah Fitzgerald, *Every Farm a Factory : the Industrial Ideal in American Agriculture*, New Haven, Yale University Press, 2003 (merci à Nathalie Jas et Serguei Jouravlev pour l'indication de ce texte), ici, p. 182.
40. Voir l'exemple de l'horloge mécanique introduite en Perse à la fin du XV<sup>e</sup> siècle : la « synergie de moyens » permet des « rendements croissants d'adoption » ou *a contrario*, des échecs massifs : cité par Liliane Hilaire-Pérez et Catherine Verna, (art. cité), à partir des travaux de Parviz

Mohebbi, *Techniques et ressources en Iran du VII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Téhéran, Institut français de Recherche en Iran (IFRI), 1996, et de Carlo M. Belfanti, « Institutions and Technical Change in Early Modern Europe », *History and Technology*, vol. XVI, n° 3, 2000 (Inventions, Innovations and Espionage : the Diffusion of the Technical Knowledge in Early Modern Europe). Sur les cadres d'usage, Patrice Flichy, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte, 1995.

41. La notion est de Mark Hobart (dir.), *An Anthropological Critique of Development : the Growth of Ignorance*, Londres, Routledge, 1993, 246 p., cité par Deborah Fitzgerald, *op. cit.*, p. 182.

42. Pour tout ce paragraphe, Nikolai Milioutine, *Sotsgorod. Le problème de la construction des villes socialistes*, et en particulier la présentation de Jean-Louis Cohen, Besançon, Éditions de l'Imprimeur, 2002.

43. Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain. Stalinism as a Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1995.

44. Jean-Louis Cohen, « Présentation », *Sotsgorod*, *op. cit.*, p. 28-29. Le Corbusier et al., *Les Trois établissements humains*, Paris, Denoël, 1945.

45. Je suis ici les travaux d'Elisabeth Essaïan, « L'Amérique des architectes russes et soviétiques : miroir et projections des ambitions urbaines, 1876-1953 », *Espaces et sociétés*, n° 107, n° 4, 2001, p. 37-64 ; « Il piano generale di ricostruzione di Mosca del 1935 e la trasformazione del centro storico », *Storia Urbana*, vol. 26, n° 101, octobre-décembre 2002, p. 51-75 ; Elizaveta Essaïan, « Zaimstvovanie gorodskikh obrazov i gradostroitel'nogo opyta pri formirovanii i realizatsii Genplana Moskvyy 1935 goda » [L'emprunt des modèles urbains et l'expérience des urbanistes dans la conception et la réalisation du Plan général de Moscou de 1935], *Gorod i gorozhane v Rossii xx veka. Materialy Rossiiskogo-frantsuzskogo seminara* [La cité et les citoyens dans la Russie du XX<sup>e</sup> siècle], A. D. Margolis (dir.), Saint-Petersbourg, Kontrfors, 2001, p. 32-42 ; « Le plan général de reconstruction de Moscou de 1935. La ville, l'architecte et le politique. Héritages culturels et pragmatisme économique », thèse d'architecture, Université de Paris-VIII Vincennes Saint-Denis, 2006

46. Elisabeth Essaïan, « Il piano [...] », *art. cit.*

47. Elisabeth Essaïan, « Zaimstvovanie... », *art. cit.*, p. 45.

48. A. Zaslavskij et A. Kozelkov, « Planirovka Moskvyy » (La planification de Moscou), *Stroitel'stvo Moskvyy*, 1932, n° 10, p. 8, cité par E. Essaïan, « Il piano [...] », *art. cit.*, *supra* n. 45.

49. Voir l'échange entre Steven Rosefielde, « Stalinism in Post-Communist Perspective: New Evidence on Killings, Forced Labour and Economic Growth in the 1930s », *Europe-Asia Studies*, vol. 48, n° 6, septembre 1996, p. 959-987 et Mark Harrison, « Comment : Stalinism in Post-Communist Perspective », *Europe-Asia Studies*, vol. 49, n° 3, mai 1997, p. 499-502.

50. Je remercie Andrea Graziosi d'avoir partagé avec moi ses questionnements en la matière.

51. Mark Harrison, « Soviet Industry and the Red Army Under Stalin : a Military-Industrial Complex ? », *Cahiers du Monde russe*, vol. 44, n° 2-3, 2003, p. 331.

52. Paul N. Edwards, *The Closed World. Computers and the Politics of Discourse in Cold War America*, Cambridge (Mass.), MIT, Press, 1998.

53. Voir dernièrement André Grelon, Françoise Chamozi et Ina Wagner (dir.), *Alliage (Le spectacle de la technique)*, n° 50-51, printemps-été 2003.

54. Thomas P. Hughes, *Networks of Power. Electrification in Western Society, 1880-1930*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1983, 474 p.

55. Alan M. Ball, *op. cit.*, p. 35.

56. Lev Kulešov, *Sobranie sočinenij v treh tomah. 1. Teoriâ, kritika, pedagogika* [Œuvres choisies en trois volumes. Théorie, critique, pédagogie], Moscou, Iskusstvo, 1987, p. 80. La traduction est de Valérie Pozner, que je remercie de m'avoir introduit à cette littérature, dans Lev Koulechov, *L'art du cinéma et autres écrits*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1994, p. 53 et notes. Voir aussi sur ce thème

précis la très stimulante communication inédite de François Albera, *L'Ob-jeu*, Udine, International Film Studies Conference, mars 2001.

57. Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée » (1936), in *Écrits français*, Paris, Gallimard, 2003, p. 149-250.

58. L'essentiel des informations de ce paragraphe vient de l'article d'Erika Wolf, « When Photographs Speak, to Whom Do They Talk ? The Origins and Audience of SSSR na stroike (USSR in Construction) », *Left History*, vol. 6, n° 2, été 2000, p. 53-82 (« Le statut de la photographie dans la revue L'URSS en construction », *Théorème*, n° 8, 2005, p. 61-69).

59. Cité par Erika Wolf.

60. Gabor T. Rittersporn, Malte Rolf et Jan C. Behrends (dir.), *Sphären von Öffentlichkeit in Gesellschaften sowjetischen Typs. Zwischen partei-staatlicher Selbstinszenierung und kirchlichen Gegenwelten*, Berne, Peter Lang, 2003.

61. Bernard Eisenschitz (dir.), *Gels et dégels. Une autre histoire du cinéma soviétique, 1926-1968*, Paris, Centre Pompidou, Milan, Mazzotta, 2002, p. 37 et 122. Kristian Feigelson avec Annabelle Creissel, « Ford, fordisme et stalinisme », paru dans *Théorème*, 2005 (merci à son auteur pour la communication de ce texte).

62. Voir ici les propositions de Jonathan Zeitlin, *op. cit.* Un exercice est tenté dans Yves Cohen, « Fayol [...] », art. cité. Voir aussi la perspective de sciences sociales situées de façon multiple, George Marcus, « Ethnography In/Of the World System: the Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, 1995, p. 95-117 (accessible en ligne).

63. Kapil Raj, *L'Inde, la Grande-Bretagne, et les sciences modernes : Où sont nos stabilités d'antan ?*, Intervention aux Journées « Aires culturelles » de l'EHESS le 26 mars 2003 (Objets et savoirs : circulations et reconfigurations), [http://www.ehess.fr/centres/divac/forum/26mar3.Objets\\_savoirs.pdf](http://www.ehess.fr/centres/divac/forum/26mar3.Objets_savoirs.pdf).

64. Branko Lazitch, « La formation de la section des liaisons internationales du Komintern (OMS), 1921-1923 », *Communisme*, n° 4, 1983, p. 65-80 ; Mikhaïl Narinski et Jürgen Rojahn (dir.), *Centre and Periphery. The History of the Comintern in the Light of New Documents*, Amsterdam, International Institute of Social History, 1996 ; José Gotovitch et Mikhaïl Narinski (dir.), *Komintern : l'histoire et les hommes. Dictionnaire biographique de l'Internationale communiste en France, en Belgique, au Luxembourg, en Suisse et à Moscou (1919-1943)*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2001 ; Aleksander Chubarian (dir.), *Istoriia Kommunisticheskogo Internatsionala, 1919-1943. Dokumentalnye ocherki* [Histoire de l'Internationale communiste. Essais documentaires], Moscou, Nauka, 2002. Pour la partie diplomatique, voir Sabine Dullin, *op. cit.*

65. Kapil Raj, ouvrages cités.

66. Thomas P. Hughes, *American Genesis. A Century of Invention and Technological Enthusiasm*, New York, Viking Press, 1989.

---

AUTEUR

YVES COHEN

EHESS/CRH